

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

## **LA CITÉ SANS LA VILLE :**

### **Tuléar, Sud-Ouest de Madagascar**

Myriam HOUSSAY-HOLZSCHUCH

*Université de Paris-Sorbonne*

**Résumé :** La ville malgache de Tuléar connaît actuellement une phase de «ruralisation» intense. Cette agglomération portuaire perd une à une les fonctions urbaines, qui avaient présidé à sa fondation et aux tentatives de développement. En effet, l'intérieur du plan en damiers est submergé par des migrants vivants dans des cases traditionnelles. Il s'y développe cependant un mode de vie à mi-chemin entre la ville et la brousse, visible dans la vie quotidienne comme dans un véritable renouveau du religieux.

**Mots-clés :** Habitat précaire, Madagascar, migrations, vie religieuse, ville du tiers-monde.

**Abstract :** *The malagasy town of Tuléar is nowadays quickly evolving towards rurality. This town, founded and developed as a harbour, is losing its former urban functions one by one. Inside the blocks, more and more migrants are living in traditional huts. However, a new way of life both rural and urban is invented, in everyday life and through religious revival.*

**Key-words :** *Madagascar, migrations, religious life, squatter settlement, third world city.*

Le modèle colonial urbain a été doublement fondateur, de villes et d'idées. C'est le cas pour Tuléar, sur le canal du Mozambique : site choisi en 1897 par le Cercle Militaire pour en faire le centre contrôlant le turbulent Sud-Ouest, comme espace géré suivant des «normes urbaines rationnelles», intégrant dans le plan en damiers une symbolique urbaine à grands coups de monuments publics et de voies royales. La ville est donc ici produit et affirmation d'une volonté, volonté centralisatrice et uniformisatrice.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

Les Hauts-Plateaux centraux de Madagascar, pays merina et betsileo en particulier, offrent des paysages de rizières, de terres rouges largement érodées (les fameux *lavaka*), et de villages de briques ou de pisé, aux maisons trapues pour se protéger du froid. Le Sud-Ouest du pays est bien loin de correspondre à cette image de la Grande Ile : c'est un milieu très aride, sable semé de cactées, d'épineux et d'euphorbes, à l'arrière-pays parfois montagneux. Au contraire de la côte est, le littoral est relativement hospitalier, protégé par des récifs, ce qui a permis le développement de ces pêcheurs que sont les Vezo, si nombreux à Tuléar. Le Sud-Ouest est traditionnellement un «vide» dans l'espace malgache, tant par sa faible densité (environ 8 habitants par kilomètre carré, soit la moitié de la moyenne nationale) que par une répartition de la population structurellement très inégale, du fait de l'aridité. Par ailleurs, cet espace est celui des grands troupeaux de zébus, des pasteurs (Bara, Mahafale ou Antandroy), décrits à la fois comme plus frondeurs et plus traditionnels par les gens des Hauts-Plateaux.

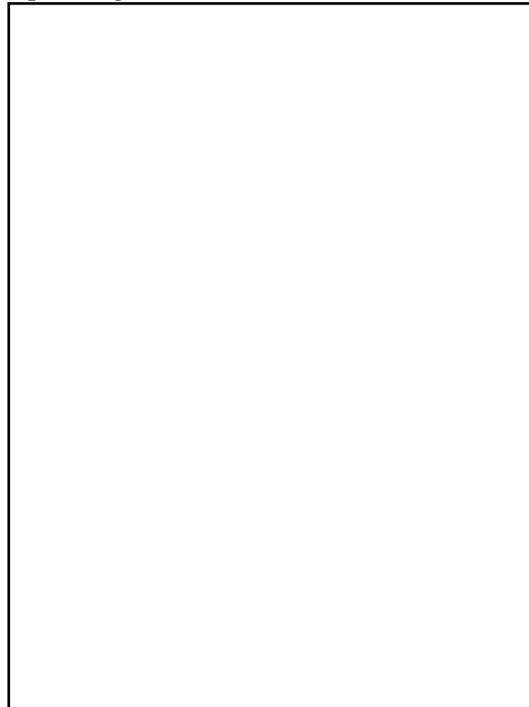


Figure 1 : Carte de situation



Figure 2 : Le site de Tuléar

Cependant, pour qui se rend aujourd'hui à Tuléar<sup>1</sup>, l'aspect urbain est loin d'être frappant. Cette agglomération portuaire de près de 150 000 habitants (l'évaluation des services municipaux donne une fourchette de «100 à 200 000 personnes») évoque bien plus un agrégat de villages, somme toute très peu différents de ceux que l'on rencontre en brousse. C'est que la croissance quasi tératologique de la ville de Tuléar s'est accompagnée d'une crise profonde, d'une véritable implosion remettant en question les quelques caractéristiques urbaines que la ville avait réussi à acquérir en trois-quarts de siècles d'existence. En conséquence, la question qui se pose ici, à travers la description d'une situation particulière, est une redéfinition de l'urbain : la ville échappe, son aspect se transforme, se recrée peut-être.

---

<sup>1</sup>La situation ici décrite est celle de 1991, date de l'étude.

### **Le squelette urbain**

Avant la colonisation de fait ou officielle, hors des réseaux de commerce et d'influences, Tuléar n'existe pas. C'est une ville créée par et pour les colons dans un milieu naturel difficile à vivre, à gérer et à exploiter. De plus, les formations sociales anciennes du sud-ouest malgache n'ont pas de tradition urbaine, contrairement aux peuplades des Hauts Plateaux : là-bas, dès Andrianpoimerina (1787-1810) ou Radama I (1810-1828), des résidences royales déterminent des foyers de peuplement et la riziculture (comme système économique-social) permet de fortes concentration de population. Ici, il s'agit de populations nomades ou semi-nomades, dans un milieu où l'eau est une denrée rare et l'agriculture très extensive. Le zébu y est au centre des préoccupations économiques et sociales, mais surtout cérémonielles et religieuses. Le lignage suit le troupeau, principale richesse et principal prestige. En conséquence, les regroupements humains sont de faible ampleur. Il s'agit le plus souvent de villages temporaires dans la brousse, sur un point d'eau, quand ce ne sont pas de purs et simples campements sur les *toets'aombe* ou terrains de parcours du troupeau. Le fait urbain est donc né très progressivement dans la région de Tuléar, à partir de plusieurs noyaux conjugués : ces villages non fixés, le phénomène de comptoir, les opérations militaires et économiques des colonisateurs et la nécessité de fixer un centre à cette turbulente région du Sud-Ouest... Tuléar est donc une création coloniale et, chez le colonisateur comme chez ses successeurs, une ville regroupe un certain nombre de représentation et de fonctions. La cité doit donc correspondre à celles-là et assurer celles-ci.

Le choix de Tuléar a été motivé par son site favorable à l'installation d'équipements portuaires, et par sa toute relative centralité. De fait, des comptoirs coloniaux se sont établis le long de la côte jusqu'à Saint-Augustin depuis le dix-septième siècle, et ont assuré une présence européenne permanente. Cette société de commerçants indiens venus de Bombay, de traitants majoritairement français, crée et s'installe dans la ville. Sur un espace difficile — mangroves, dunes — l'esprit colonial jette son plan en damiers et s'approprie ainsi l'espace. Les baraques en bois se transforment dès les années 1910 en bâtiments «en dur», marquant symboliquement la pérennité de l'urbain. Grandes avenues, maisons des traitants, jetées successives et série de «booms» économiques plus éphémères les uns que les autres, telle est la Tuléar coloniale, qui «digère progressivement d'anciens villages ruraux» (BDPA, 1961,

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

p. 83). Les structures sont dès lors pensées pour assurer la sécurité et le confort de la minorité européenne seulement : un hôpital rudimentaire complété par des cliniques tenues par des congrégations, un lycée français et une présence militaire, cela suffit. Dès l'époque coloniale, les Malgaches vivant à Tuléar sont dans le *tan'bazaha*, le monde des autres, et cela parce qu'ils sont exclus de la conception comme du fonctionnement de la ville. La ville existe parce qu'elle est utile, pour assurer ses fonctions, elle *est* fonction.

Ces fonctions, le pouvoir central a essayé de les développer au cours des années : une politique ambitieuse a cherché à faire de Tuléar une ville industrielle, comptant sur l'effet d'entraînement du port. Des investissements coûteux sont faits, la construction même d'un nouveau wharf en eau plus profonde, inauguré avec l'indépendance, auraient dû le permettre. Il n'en a rien été. Tuléar est une véritable «nécropole industrielle» (Hoerner, 1987, p. 803) car les industries qu'Antananarivo ou le colonisateur ont tenté d'implanter à Tuléar ont une fâcheuse tendance à la faillite depuis le début des années 1980. La liste des établissements industriels de la ville comporte d'inévitables commentaires nécrologiques. Les quelques industries restantes accentuent, par leur politique de survie, la désagrégation de la ville : la débrouillardise est érigée en un véritable code de vie ; les entreprises tentent de maîtriser leurs propres débouchés commerciaux et recourent systématiquement au travail informel. Dès lors, la fonction structurante de l'industrie dans la vie urbaine se modifie profondément, si elle ne disparaît pas.

La ville a donc très récemment perdu cette fonction industrielle que la décentralisation lancée par le gouvernement Ratsiraka s'était efforcée de lui donner. Par ailleurs, la politique de revalorisation des centres décisionnels provinciaux — dont Tuléar, capitale de province, a bénéficié — n'est qu'une belle utopie administrative. Le tertiaire institutionnel qui pourrait assurer à la ville une fonction de commandement, n'est qu'un relais de la capitale. Les fonctions typiquement urbaines d'aménagement ou de gestion de l'espace commun (voirie, approvisionnements divers) sont gravement absentes : les routes sont très rarement goudronnées, toutes les ruelles sont en sable. Ainsi, l'apparence de l'urbain s'efface à l'intérieur des quartiers, et l'espace de la rue n'existe pas, se perd dans ses marges : elle fait souvent l'objet d'une appropriation particulière. Les habitants y agrandissent leur cour, construisent un nouvel enclos sur ce lieu commun. Les ruelles deviennent rapidement très étroites et peuvent même l'être trop pour un cycliste... Encadré de palissades de branchages ou de cactées, le passant ne peut qu'espérer que personne ne viendra croiser sa route. L'espace commun, public,

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

ouvert, de la rue devient un lieu de clôtures, un lieu privé. C'est là bien symbolique de la fragmentation de l'urbain.

Photo 1 : Le boulevard Tsiranana, ici proche du marché, est le principal témoin de la centralité de Tuléar. On perçoit bien ici la précarité de l'urbain : les maisons en «dur», avec un étage que l'on voit ici sont les seules existants. Les arcades abritent les principaux magasins. Le passage reste malgré tout assez faible, la vie quotidienne s'organisant à l'échelle du quartier et non de l'agglomération.

La ville de Tuléar, créée pour ses fonctions, les perd donc une à une. Le fait urbain lui-même est ainsi progressivement remis en cause, dans un processus qui s'auto-entretient : l'absence d'une véritable vie urbaine empêche les nouveaux habitants d'adopter des comportements nouveaux, ce qui en retour augmente la ruralité de Tuléar. Parfois même, l'insertion physique et non culturelle dans la ville réactive des formes vitales de la société malgache d'hier. Vivre en ville n'est pas forcément vivre la ville. Niveau de vie très bas, chômage assez mal compensé par un travail informel très répandu..., les conditions de vie n'ont rien d'attrayant.

### **Les quartiers-villages**

La meilleure illustration de ces comportements paradoxaux se trouve dans les «quartiers-villages» ou *tanana* qui combinent tous les interstices du tissu urbain et s'apparentent de très près aux villages de brousse. Paysage et mode de vie se complètent pour donner cette image. La grande ville moderne que l'on a un temps espérée en Tuléar est devenue une sorte de trame, simple filet jeté sur l'espace. Et au cœur même de cette utopie urbaine, les villages urbains imploient, d'abord marges oubliées dans des sites insalubres, puis entassements humains regroupant 95% de la population. Apparent contraste donc entre ces vastes espaces inoccupés des grandes artères et le grouillement de vie de ces îlots. Le genre de vie si particulier de ces quartiers finit par s'imposer comme modèle de fait et seule façon de vivre en ville. Empire de la débrouillardise, survie au jour le jour, voire négation pure et simple de l'urbanité en faveur de modes de production très traditionnels, telle est la vie quotidienne de ces quartiers-villages.

Le plan en damier de la colonisation a laissé de larges espaces de la taille d'un pâté de maisons non occupés par des constructions. Parfois, le pourtour seul du quadrilatère est occupé par des bâtiments en dur, abritant des administrations, des commerces ou des logements. Le centre est laissé en friche, rendu quasi inaccessible par l'absence de chemin et la prolifération de la végétation. Il en fut ainsi de Tsienengea (cf. figure 3) où ce terrain vague servait de lieu d'exécution et d'enterrement de la prison municipale. D'autres sites s'étaient inscrits «en blanc» dans le plan de la ville car non constructibles selon les normes européennes : l'actuel Tsimenatse, village traditionnel vezo depuis le dix-huitième siècle sous le nom de Kotsaoke, est inondable, par exemple. Le quartier de Mahavatse II est le produit d'un déplacement de la population vezo d'un village appelé Ankotsaoke aujourd'hui immergé à environ 400 m de la côte. Son nom en témoigne : dérivé de *mahavatra*, il désigne ceux qui ont la volonté de se déplacer. Nombreux sont ainsi les quartiers situés au-dessous du niveau de la mer ou au voisinage d'eaux stagnantes, foyers des maladies parasitaires. Tsienengea, bâti sur un sol marécageux, abrite quelques milliers d'âmes. Il s'agit donc d'espaces inoccupés par la «ville» (entendons ici le schéma européen et les bâtiments qui

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

Figure 3 Le quartier de Tsiengnea

Carte communiquée par E. Fauroux (cf. Fauroux & Koto, 1993), que je tiens à remercier chaleureusement ici.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

s'y rattachent) ou livrés relativement récemment à l'urbanisation. Par ailleurs, les villages indigènes en périphérie du canevas urbain ont été engloutis ou tout simplement reliés à l'agglomération de Tuléar. Ces villages gardent de leur passé autonome une certaine spécificité, particulièrement marquée dans les activités économiques : tel quartier de bord de mer est peu cosmopolite et abrite majoritairement des Vezo, les pêcheurs de Tuléar ; tel autre reste profondément agricole.

En général, on s'est contenté de défricher sa parcelle, manière comme une autre de se l'approprier. Il semblerait que ceci soit le seul acte juridique dont puissent se targuer les habitants de ces quartiers. On prépare donc un espace rectangulaire, dont les dimensions varient naturellement avec la place disponible. Souvent, la végétation résiduelle sert, à hauteur d'homme, de clôture au terrain, ce qui donne parfois le sentiment de se promener sur un petit sentier de sable, à mille miles de toute région habitée, alors que l'on est entouré d'habitations et au cœur même de la ville. D'où cette si forte impression de ruralité qui frappe avant que les modes de vie ou les coutumes ne viennent la confirmer. Palmiers, manguiers, tamariniers surplombent des fourrés d'épineux et de *raketa* (cactées du genre Opiacées). Le choix de l'emplacement est empirique : place restante, orientation, présages et géomancie interviennent tout aussi bien. Les cases sont, autant que possible, orientées Nord-Sud, les autres dispositions ayant la réputation d'être insalubres : cette influence de la géomancie<sup>2</sup> sur la manière de bâtir prouve

---

<sup>2</sup>Ce plan des destins est aussi reporté sur le plan de la maison et du village traditionnels. La valeur accordée à chaque direction, à chacun des quatre points cardinaux est la suivante : l'Est, là où soleil et lune se lèvent, est la direction du sacré par excellence, celle des princes et des ancêtres. Le Nord dirige les auspices. A ce titre, le Nord-Est, intersection des directions fastes, est l'angle du pouvoir. Au contraire, le Sud appartient à la soumission, et ceux qui y résident sont esclaves, sorciers,... toutes personnes au destin noir. L'Ouest, le Ponant, désigne le profane, l'inconnu, inquiète. Les sites de villages anciens montrent un alignement Nord-Sud des habitations. A l'Est du village se dresse un *kily* (*Tamarinia indicus*) à signification sacrée et les *hazomanga*, perche de bois autour de laquelle se déroulent les principales étapes de la vie du clan. A l'Ouest, ce sont les ordures et les détritiques. L'alignement choisi est dès lors la seule possibilité pour une éventuelle extension du village. Dans la maison, les hôtes et les anciens se tiennent au Nord-Est, on dort le long de la paroi Est, la tête tournée dans cette direction.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

l'attachement des nouveaux habitants à la vie traditionnelle rurale. On construit des cases de forme rectangulaire, en matériaux végétaux : facilité de construction, faible coût financier et proximité des fournitures en matériaux (on les trouve au marché ou même, on les récolte directement en brousse) en sont la cause. Le constructeur assemble donc des roseaux (*vondro* — *Typha angustifolia*— et *bararata* —*Phragmites communis*) pour les murs, entrelacés avec des branchettes de *katrafay* (*Cedrelopsis grevei*) plantées dans le sol et formant trame. L'assemblage de ces différents éléments reste lâche pour permettre la ventilation de la case en période de grosse chaleur. Une charpente de branchages à deux pans et un toit de roseau recouvriront le tout. Deux ouvertures au moins (une porte, une fenêtre) sont ménagées dans les parois selon l'orientation. Cette manière de bâtir est, à très peu de choses près, celle que l'on rencontre dans les villages de la province de Tuléar. D'aspect, le quartier diffère donc très peu d'une installation en pleine brousse. A l'intérieur, la géomancie s'impose encore dans le plan du quotidien, la symbolique des directions est respectée : le coin Nord-Est de l'habitation accueille les hôtes à honorer et les ancêtres. Le foyer est dans l'angle Sud-Ouest, ou au centre de la pièce, ce qui permet de protéger les végétaux des parois contre ses attaques. Autour, on rassemble les quelques objets nécessaires à la cuisine. Les nattes pour la nuit sont disposées le long de la paroi Est, et il ne viendrait à personne de sensé l'idée de dormir tête à l'Ouest. L'occupation est donc parfaitement spontanée et le quartier se développe donc de manière totalement anarchique, les sentiers tournent pour donner rapidement à cette fausse brousse un air de labyrinthe. Parfois, lorsque le quartier est très densément occupé, des barrières de branchages grossièrement assemblés ont tendance à remplacer les cactus.

En 1975<sup>3</sup>, on comptait que 105 000 habitations sur les 110 000 que rassemble la ville de Tuléar étaient construites en végétal... Les quelques 5 000 restantes, dont la majeure partie est en tôle ondulée, appartiennent à des gens plus fortunés. Ceux-ci ont pu faire couler une dalle de ciment sur le sable et construire murs et toiture en tôle. Bien sûr, la chaleur est parfois étouffante

---

<sup>3</sup> il est fort difficile de calculer exactement ce qu'il en est advenu depuis, mais on estime que le nombre et la proportion de cases en végétal se sont encore tous deux accrus.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

à l'intérieur de ces constructions, mais elles résistent beaucoup mieux aux assauts du temps. En effet, les cases de roseaux, outre les précipitations rares mais parfois torrentielles, les vents et la corrosion saline<sup>4</sup>, sont attaquées par les termites, qui transforment la plus solidement bâtie d'entre elles en un tas de broussailles sèches au bout d'une dizaine d'années tout au plus.

On observe cependant de nombreuses nuances entre les quartiers-villages : certains sont pluriethniques, d'autres concentrent une population Vezo ou Mahafale ; l'agriculture y tient une plus ou moins grande place, de même que le travail informel. Surtout, l'appréhension de la ville par les habitants peut être très différente, comme on le verra en comparant les quartiers de Betaritarike et de Tsienengea, extrémités du spectre.

***Le quartier de Betaritarike***

«On ne veut pas être dérangé» : c'est ainsi qu'un des premiers habitants de Betaritarike explique le choix de son lieu d'installation. Il s'agit en effet d'un quartier périphérique, entouré par Tuléar-ville, Besakoa et Ankenta, au Nord-Ouest de l'agglomération. Il s'est constitué sur une dune de sable, après défrichage des *raketa* et des épineux qui en couvraient les pentes. Son aspect est indéniablement rural: on y accède à partir de la rue de l'explorateur Bostard, axe goudronné, très animé par des commerces de micro-détail, une circulation importante en direction de Besakoa ou de Tuléar-ville. Mais, pour pénétrer dans Betaritarike, il faut quitter cet axe et s'engager dans des ruelles sableuses et étroites, inaccessibles à tout véhicule, bordées de végétation résiduelle délimitant les parcelles. Les cases sont construites en *vondro* sur une structure de *katrafay*, — les constructions en tôle ou en dur sont très rares, quasi inexistantes.

---

<sup>4</sup> N'oublions pas que ces quartiers sont situés à quelques hectomètres de la mer.

Photo 2 : Les *tanana* gardent véritablement un aspect rural : cases de *vondro*, végétation résiduelle de cactées, sable... L'espace disponible dans ce quartier de Betaritarike permet en outre aux migrants de s'organiser conformément à la tradition. Toutes ces cases appartiennent en effet au même lignage, mais chaque personne d'âge adulte a la sienne.

Les migrants qui viennent s'installer à Betaritarike, surtout les plus récents, sont en majorité Mahafale. Betaritarike est donc un quartier ethnique et ce que la migration mahafale a de spécifique s'y retrouve : les agro-éleveurs y sont légion. Le chef de famille est en général cultivateur et exploite des terrains à quelques kilomètres de la ville de Tuléar : Belalanda est la principale localisation, puis Andranovory et Andramoty. Ils s'en occupent eux-mêmes en fin de semaine, ou, plus rarement, confient les champs à un membre de la famille. Les principales productions sont du maïs, du manioc, des pois du Cap, des patates douces, du coton. Par ailleurs, les cérémonies traditionnelles y sont très suivies, et les liens avec le *tanin'drazana* sont particulièrement étroits. Même si la proximité du pays mahafale le permet plus facilement,

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

chacun retourne voir son *mpitoka hazomanga*, le chef du lignage, pour lui demander conseil ou à chaque étape important de sa vie. La brièveté de la migration y est également caractéristique : ce que B. Koto a appelé le «roulement migratoire» est positif. Les migrants restent très peu d'années en ville, le temps de rentabiliser la migration si l'on peut dire, puis retournent en brousse. Près de 90% de la population mahafale de Betaritarike réside pour moins de deux ans dans l'aire urbaine. Il s'agit donc ici d'une migration à but très précis, dans des circonstances conjoncturelles : gagner le numéraire nécessaire à telle ou telle entreprise et notamment l'accroissement du troupeau de zébus, accompagner un enfant pendant la durée de ses études, venir à l'hôpital soigner une maladie bien définie, se réfugier dans un lieu épargné par tous les dangers de la brousse (sécheresse, voleurs de bœufs, insécurité...). La liste n'est pas exhaustive. Bref, dès que ce but est atteint, la vie en ville n'a plus de raison d'être — sauf si on s'en est découvert un autre entre temps — et l'on rentre en brousse. Voilà donc un quartier périphérique de la ville de Tuléar, installé au fur et à mesure des migrations, un quartier défriché où l'espace est relativement peu occupé — ce qui permet à la fois des parcelles de grande taille et des arrivées permanentes — «zone de transition spatiale» entre la ville et la brousse pour reprendre l'expression de P. Vennetier, Betaritarike est aussi «zone de transition économique».

***Le quartier de Tsienengea***

Le quartier de Tsienengea choque, lui, par son incongruité. Au premier coup d'œil, l'enchevêtrement de ses sentiers sablonneux autour des cases en *vondro* montre sa ruralité. L'habitat à Tsienengea est très dense et diversifié : contraintes spatiales importantes (il reste peu de place), origines ethniques et comportements très différents, activités variées et large éventail des revenus en sont les raisons principales. On y rencontre aussi bien des cases en *vondro* de 2 mètres sur 3, branlantes et rongées par les termites que quelques maisons en dur, ou, plus nombreuses, des cases en tôle bâties sur une dalle de béton pour les isoler du sable et des parasites, avec plusieurs pièces séparées par des rideaux, des cloisons de *vondro*, de bois ou de tôle. Les habitants sont aussi bien des migrants très récents, tireurs de pousse-pousse du pays Antandroy que des petits fonctionnaires Merina, des pêcheurs

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

Vezo, des Indiens ou des Comoriens immigrés. Ce cosmopolitisme contribue à rendre le quartier moins agricole, les ressources provenant plutôt du travail informel. Le quartier, entièrement défriché, reste difficilement accessible : aucune voirie goudronnée, seulement de petits chemins de sable laissant passer une personne, étroitement encadrés par des palissades de branchages. Les cases sont souvent âgées d'une bonne dizaine d'années, jamais reconstruites depuis l'installation. L'orientation Nord-Sud n'est que très partiellement respectée. L'organisation de l'espace y est beaucoup plus liée à des contraintes fonctionnelles qu'à la géomancie. Selon les Services du Plan, Tsiengea comptait 3174 habitants en 1985 et 4630 en 1990. Jusqu'ici, les caractéristiques d'un *tanana*, mais avec cette particularité qu'il s'est installé au cœur même des installations les plus marquées par leur urbanité. Le quartier est en effet encadré par quatre des plus grands axes de Tuléar, tous goudronnés (cf. carte) : le boulevard Galliéni allant vers le front de mer, le long duquel se succèdent les bâtiments administratifs (Chambre de Commerce, *Faritany* ou administration régionale, Centre académique, Contributions Directes, Inspection du travail, Marine Marchande, Postes principales...) ; la rue du gouverneur Campistron qui mène au Bazaribe ; la rue Montagnole qui va vers l'hôpital principal et le Boulevard Campan. C'est cette absurdité apparente<sup>5</sup> de localisation qui attire l'attention dans un premier temps. Sa portée symbolique n'est d'ailleurs pas des moindres : que le centre même de la ville, là où en Amérique du Sud on aurait la piazza de Armas, soit livré à un mode d'occupation de l'espace aussi contraire aux principes qui ont régi le reste, n'est pas pour laisser indifférent. «On y est à côté de tout» proclament ses habitants et c'est cette localisation très centrale qui leur a fait choisir ce quartier. Intégration dans la ville donc, mais sous le mode de l'utilisation, puisque le fait urbain reste pour ainsi dire «à l'extérieur» du quartier.

---

<sup>5</sup> Le quartier, juché sur une petite éminence sableuse, aurait été jusqu'au milieu des années 1970 le lieu d'exécution et d'enterrement de la prison de Tuléar. Dès lors voué à l'urbanisation, il est défriché des *raketa* et du sisal qui le recouvraient et les premiers arrivants installent leur cases.

## **Le désordre du quotidien**

La vie quotidienne dans ces *tanana* est largement marquée par le souvenir de la vie rurale, même si celui-ci s'adapte discrètement aux nouvelles conditions de vie. Mieux, la tradition permet parfois de s'intégrer, de comprendre et d'appréhender la ville, en mettant au point des comportements intégrés dans la logique lignagère, mais nouveaux. Bien sûr, cela ne se fait pas sans conflits, difficultés ou déchirements, d'autant que l'on assiste à une crise de la pensée traditionnelle, due à la modernisation comme au déclin des grands troupeaux<sup>6</sup>. Cependant, l'élaboration d'un mode de vie mixte, à la rencontre de la ville et de la brousse, s'élabore à trois niveaux : l'espace privé, de la case, de la nourriture ou du vêtement; du travail; de la relation à l'autre et à l'au-delà. Notons par avance qu'il s'agit là de trois domaines de la vie de relations dont l'accélération marque à Tuléar la croissance de l'urbain.

### *L'espace privé de la case*

Étudier l'espace privé des cases, c'est donc comprendre comment les habitants de ces quartiers ont construit leur environnement, et donc vivent le milieu urbain. On y reçoit et on s'y montre. L'intégration dans la ville se matérialise très facilement dans la pièce : une maison nouvellement construite par un migrant fraîchement arrivé ne contiendra que peu de choses, souvent ce qu'on a pu amener du village d'origine. Une natte de paille de riz, un *fatapera* (fourneau malgache), quelques récipients et ustensiles de cuisine grossiers, formeront l'essentiel de l'ameublement. Des matériaux de récupération (boîtes de conserves vides, vieux journaux...) viendront s'ajouter au rythme des trouvailles. Dès que les finances le permettront, l'ameublement se complètera et s'occidentalisera en deux étapes : la première est consacrée à l'achat des meubles d'usage courant. Le lit de métal acheté au marché, neuf ou d'occasion est l'une des premières acquisitions. Une radio, diffusant de la musique en permanence, une machine à coudre (ensuite utilisée par la femme pour confectionner robes et chemises à vendre, précieux apport d'argent pour la vie du ménage) sont des articles très demandés. Divers meubles de bois

---

<sup>6</sup>cf. Delcroix, 1992.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

(tabourets, caisses de rangement, bancs), façonnés dans des planches récupérées çà et là achèvent l'organisation de la pièce souvent unique. C'est donc la première étape de l'adaptation d'un intérieur rural à la vie citadine, une adaptation qui est la «mise à niveau» du vécu quotidien par rapport à celui des voisins immédiats. L'adoption d'un ameublement urbain se fait donc par contagion, par diffusion en provenance du voisinage. La deuxième étape vise à constituer à l'intérieur de la maison un espace de représentation, destiné à établir le prestige de celui qui reçoit vis-à-vis de ses invités. Notons immédiatement que l'extrême pauvreté des populations des *tanana* de Tuléar fait de cette description un idéal-type et non une réalité universellement répandue. Bien souvent, le processus s'arrête à la première phase... Mais les aspirations n'en existent pas moins. Un espace de réception est donc, suivant les possibilités de chacun, aménagé dans la pièce. Celle-ci commence à être surchargée de meubles et le projet d'en construire une autre commencera à prendre forme. Mais pour l'instant, on se procure des sièges de facture européenne que l'on groupe autour d'une table basse. Un buffet de formica, sur lequel on dispose divers bibelots et une décoration d'ouvrages faits maison complètent le tout, ainsi que des décorations murales attestant l'ouverture d'esprit et l'éducation du propriétaire (images recueillies dans des magazines, cartes postales de France ou de l'île, diplômes...). Inaccomplissement, et mélange des genres entre des meubles que l'on tente d'europaniser et ceux qui restent de facture purement malgache donnent cette impression de demi-teinte propre à ces quartiers.

***Habitudes alimentaires et vestimentaires***

Les habitudes alimentaires et vestimentaires montrent, plus même que l'intégration dans la ville, la hiérarchie des valeurs qu'il s'agit de respecter quand on veut se montrer adapté, ce à quoi tient le prestige de chacun. La nourriture est une manière d'exprimer et de vivre son identité ethnique, voire lignagère. Les différents lignages de chaque ethnie ont une façon différente de se nourrir, liée à l'histoire du groupe ou à celle d'un de ses Grands Ancêtres. Quoi qu'il en soit, la nourriture reste une affaire malgache, elle est rarement europanisée : proclamer que l'on mange les plats traditionnels *gasy* (malgaches) de son clan et pas les autres est une source de fierté. De plus, les

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

interdits lignagers ou *faly* portent souvent sur des denrées alimentaires : l'animal soit est considéré comme *maloto*, sale et par conséquent impur, soit a rendu un service inoubliable. Ainsi, ce troupeau de moutons qui sauva un clan du massacre en le prévenant par ses mouvements de l'approche de l'ennemi. Par contre, l'habillement est beaucoup plus soumis à la mode et le costume prouve la modernité de celui qui le porte. La vêtue traditionnelle est le *lamba aohany*, longue et large pièce de tissu, souvent de couleur vive, que l'on s'enroule autour de la ceinture comme un pagne pour les hommes, sous les épaules pour former robe chez les femmes. Il est désormais porté soit à l'intérieur de la maison, soit pour des cérémonies traditionnelles. Son port dans les rues se fait beaucoup plus rare et dans ce cas, il est le plus souvent associé à des vêtements plus occidentaux, sert de cape ou de manteau par-dessus une robe ou un short et un T-shirt. La coupe et les coloris sont, de manière relativement récente, très largement inspirés des modes occidentales : vêtements amples, coloris très vifs voire «fluo», imprimés de surfeurs hawaïens en action au dos des chemises... Les arrivants les plus récents en pagne côtoient alors dans les rues de Tuléar une jeunesse urbaine bariolée en bermudas et T-shirt.

***Le travail***

L'intégration dans la ville pourrait se faire par le travail, mais force nous est de constater qu'il n'en est rien : les habitants des *tanana* dans leur majorité se consacrent à l'agriculture, tout comme en brousse et au travail informel. Par la conjugaison même de ces deux moyens, ils obtiennent les dentées nécessaires à l'autosuffisance alimentaire et un peu de numéraire. Des jardins et des plantations maraîchères entourent la ville, à quelques centaines de mètres à peine du centre. Les quartiers d'Anketa et d'Ampasikibo fournissent la production la plus importante de canne à sucre, légumes et tubercules de toutes sortes. On rencontre aussi à Anketa et à Andaboly, en bordure du Fiherenana, des rizières aménagées. Dans les interstices du tissu urbain, pas encore livrés à la spéculation immobilière ou de trop faible taille pour attirer les intérêts, une multitude de micro-plantations se sont installées, ce qui donne un aspect assez particulier à la ville. Le tissu urbain, déjà «mité» par les quartiers-villages, voit sa présence, son empreinte sur le paysage

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

encore diminué par cette intrusion du secteur primaire. Les abords des cases, les cours, les terrains vagues, la moindre parcelle de terrain libre, sont utilisés. Sans logique dans la disposition des cultures, des pieds de maïs, de canne à sucre et de manioc, des plants de papayers poussent dans le plus grand désordre. Les espaces vides du campus universitaire servent aussi à ces jardins, et complètent assez bien les bourses estudiantines. Cette production présente parfois un aspect spéculatif, les vendeurs au micro-détail se fournissant souvent dans leurs propres potagers. L'élevage en ville est également pratiqué : plus que les zébus, les chèvres sont omniprésentes. Les quelques herbes poussant sur les bas-côtés, au creux des dunes ou aux abords de la mangrove leur suffisent. La nuit, elles sont rassemblées dans des parcs de branchages ou d'épineux, à proximité immédiate de la case de leur propriétaire. Rakoto et Rabe entretiennent quelques chèvres, et à l'échelle urbaine on en compte plus de 38 000 (chiffre de 1990).

Le travail informel ou *dzala raiky* (littéralement «un sou»), secteur véritablement tentaculaire, vient compléter les ressources agricoles des habitants de Tuléar. Plus de 50% de la population en tirerait l'essentiel de ses ressources, en exerçant principalement le commerce de rue... Il s'agit bien souvent d'une stratégie de survie : certains vendeurs sont des gens incapables de faire régulièrement les investissements nécessaires à un commerce régulier. Lorsque leurs finances peuvent le supporter, ils achètent un produit de base : sac de charbon, canne à sucre, poulet... Ils vendent ces pièces après une transformation minimale (débitées en petits morceaux par exemple) pour un prix très bas, mais avec une marge bénéficiaire importante. Cependant, des étals nouveaux se sont installés, attestant l'adaptabilité extrême de ces petits commerces, qui savent deviner une demande et y répondre, et la souplesse de la mentalité de leurs propriétaires. Des vendeuses de coquillages se sont installées sur le boulevard Galliéni, qui mène à la fois vers le front de mer, le Tuléar touristique et le plus grand hôtel, le Plaza. Des petits restaurants ont également fait leur apparition. Ils témoignent d'un comportement nouveau : prendre ses repas en dehors de chez soi n'est en effet pas habituel ici. Or le tireur de pousse-pousse, le fonctionnaire qui se rend au travail, ..., se sont rendus compte du faible coût de ces petites auberges ou *hostely gasy* et s'y rendent désormais facilement. L'artisanat, jusqu'alors peu développé, prend une place nouvelle dans ces stratégies de survie, adaptées aux conditions de

vie dans les quartiers-villages : on apprend «sur le tas», on travaille à partir de matériaux de récupération pour une clientèle formée à partir du réseau de relations de l'artisan.

*Des liens maintenus avec le milieu d'origine*

L'intégration dans la ville de ces migrants temporaires est marquée par l'absence de rupture entre eux et leur *tanin'drazana*. La distance séparant Tuléar des villages d'origine des habitants des *tanana* n'est pas si grande qu'elle empêche des allers-retours et des visites relativement fréquentes. Il n'est pas rare que les enfants de familles isolées ou de femmes seules résidant en ville soient envoyés à la campagne chez leurs oncles ou grands-parents. Il faut voir dans ce genre de démarche le souci d'insérer des jeunes urbains dans le milieu traditionnel, de leur inculquer par la pratique les règles et les valeurs de la société lignagère. La «ruralité» de Tuléar est aussi dans ce choix idéologique. Ceci est facilement explicable quand on songe que les lieux traversés restent des lieux de passage à cause de la brièveté du séjour. L'identité se forge alors fatalement autour du *tanin-drazana* et de ses mœurs. Il est rare que les adultes ne fassent pas une à trois visites par an à quelque occasion que ce soit (funérailles, circoncision ou autres impératifs cérémoniels; visite à un parent malade ou à une jeune accouchée; aide pour les récoltes ou gestion des biens que l'on possède encore là-bas). Les visites réciproques sont également nombreuses.

Plus encore que cet incessant va-et-vient de personnes entre la brousse et la ville, c'est la pérennité des liens économiques entre les habitants des quartiers-villages et leur lieu d'origine qui montre la faible importance accordée à la migration. A Tsenengea, 75% des ménages enquêtés possèdent un lopin de terre ou un troupeau dans leur lieu d'origine. A Betaritarike, plus de 80% des ménages enquêtés sont concernés par de telles activités... Le troupeau de zébus est en général

adjoint au troupeau lignager. Les gens des quartiers-villages sont loin d'être des *mpanarivo*. Ils ne possèdent en général que quelques dizaines de têtes<sup>7</sup>, là encore gardées par un parent ou un allié. Notons que nombre d'entre eux sont venus se réfugier à Tuléar après avoir été dépouillés par les *malaso* de l'essentiel de leur cheptel. Ces bœufs donc ont plusieurs fonctions : ils témoignent de la richesse de leur propriétaire, beaucoup mieux selon les normes malgaches qu'une maison meublée avec soin, une télévision ou quoi que ce soit d'autre. Ils permettent par ailleurs de respecter les *enga*, ce système de don et contre-don qui se déroule lors des funérailles. Ils sont également un moyen de paiement, une compensation symbolique : bien souvent, une famille à qui l'on a fait du tort exige un zébu en contrepartie<sup>8</sup>. Toutes ces utilisations sont traditionnelles. Enfin, concession à une économie monétarisée, le troupeau est une «banque», selon l'expression même d'un enquêté. L'argent disponible y est immédiatement investi, et c'est la façon la plus courante de stocker le numéraire dans un pays où l'infrastructure bancaire ne concerne pas encore les masses. En cas de «coup dur», de dépenses imprévues, on vend un ou plusieurs zébus et on récupère ainsi la somme nécessaire.

Une vie cérémonielle intense marque l'existence de ces néo-citadins des villages urbains. Elle est, elle aussi, tout entière tournée vers le *tanin-drazana* et son centre symbolique qu'est le poteau cérémoniel, le *hazomanga*. Chaque acte notable doit être annoncé au *mpitoka*, qui donne ou non son accord : les circoncisions dépendent

---

<sup>7</sup> Le plus riche des enquêtés n'avait qu'une soixantaine de bêtes, soit fort peu de chose en comparaison des centaines, voire milliers de bœufs possédés par certains grands *mpanarivo*.

<sup>8</sup> Ce système s'étend fort loin : il n'est pas dit que les gendarmes responsables de la mort ou des blessures d'un manifestant pendant l'été 1991, n'aient pas, eux aussi, été contraints à "payer le zébu".

entièrement de lui<sup>9</sup>, les mariages doivent être approuvés. Quant aux funérailles, elles impliquent le rapatriement de la dépouille vers le tombeau familial et se font donc sous son autorité. Par ailleurs, certains lui font de fréquentes visites de politesse, marquant ainsi leur révérence à son égard. Enfin, l'angoisse engendrée par la vie en ville, vie selon de nouveaux critères et de nouvelles valeurs, provoque un repli identitaire sur le lieu d'origine comme centre du sacré, détenteur de la vérité des ancêtres. Dans un monde mouvant, car comment qualifier Tuléar autrement que par l'incertitude et l'instabilité, le centre cérémoniel du *tanin-drazana* s'inscrit comme le seul point immobile sur lequel on peut se fonder.

#### ***Le rapport à l'au-delà***

Enfin, le rapport à l'invisible, aux religions, change avec la vie urbaine. Le monde malgache est imprégné d'au-delà, la nature pénétrée de surnature. Les migrants des villages urbains vivent quotidiennement avec cette certitude, qui peut d'ailleurs être à l'origine de graves crises morales. L'espace du *tanin-drazana* (lieu d'origine, terre des ancêtres) est en effet connu, et la société lignagère traditionnelle se l'est approprié en le dramatisant. Les esprits ou les génies y sont apprivoisés par des moyens éprouvés au cours des générations. Les interdits qu'ils ont édictés sont respectés, on connaît les transgressions et les sacrifices à organiser pour se les faire pardonner. L'installation dans un lieu radicalement nouveau rend tous les accords passés avec l'au-delà, toutes les défenses érigées pour s'en protéger, caducs. On peut aussi penser que la proximité de systèmes de croyance peu différents, mais assez pour inquiéter, peu amener le migrant à relativiser ses convictions. Cela est néanmoins rare. À l'inverse, être dans un lieu inconnu peut bien souvent accroître le respect des coutumes et traditions. En particulier, les cérémonies

---

<sup>9</sup> L'éloignement du *mpitoka* rend parfois cela difficile. Pour pallier cela, il est fréquent de célébrer la circoncision en deux fois : la première ne comprend que l'acte médical proprement dit, exécuté au dispensaire par exemple. La deuxième, beaucoup plus solennelle, actualise le changement essentiel et social apporté par cette mutilation physique et lui donne une portée symbolique.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

se doivent d'avoir au moins autant de faste que dans le lieu d'origine. Plus largement, les croyances traditionnelles malgaches sont si répandues, même parmi les convertis au christianisme, que désigner cela sous le terme de religion semble incorrect. Leur observation procède d'un genre de vie, d'une vision du monde dans son intégralité. Au reste, la «religion malgache traditionnelle» comprend bien des choses : les *fady* ou interdits claniques en font-ils partie, ou sont-ils seulement folkloriques ? Les cérémonies lignagères (circoncision, *bilo...*) ne sont ni la simple expression d'une structure sociale particulière, ni une manifestation purement religieuse. Les funérailles posent le même problème. Aussi faut-il bien se rendre compte que c'est toute la vie, jusque dans sa quotidienneté la plus banale, qui est déterminée. Là est l'identité malgache et c'est la remarque de nombreux habitants des *tanana* : ils disent assister aux cérémonies lignagères parce qu'elles expriment une identité nationale.

Les angoisses liées à la nouveauté, que nous avons décrites ci-dessus, se manifestent également par des perturbations du phénomène religieux. Les phénomènes de possession, une forme malgache traditionnelle de dialogue avec l'au-delà, voient leurs manifestations se multiplier, leurs cérémonies se complexifier... Chaque quartier de Tuléar abrite plusieurs possédés, d'obédience différente. *Tromba*, *vorombe*, *kokolampo*... viennent parmi les vivants. Ils sont d'abord sécurisants, car ils proposent des talismans, des conseils, des soins à leurs clients. Ces esprits qui viennent chevaucher les possédés sont de diverses origines. Le *kokolampo* vient surtout de traditions antandroy; il habite les forêts, où il a la mauvaise habitude de perdre les voyageurs. Les *vorombe* s'inspirent des oiseaux marins. Les *tromba*, pour l'instant mieux connus et nombreux dans les quartiers de Tuléar, sont les esprits de morts glorieux, en général des rois de la dynastie sakalava et de leur suite. Parfaitement individualisés, chaque esprit possède un certain nombre de caractéristiques qui permettent de le reconnaître : l'un est borgne, l'autre se vêt de pourpre, le troisième est connu pour sa grossièreté et son absence de manières... Un possédé est reconnu comme tel après une série d'actes sociaux et religieux. Les premiers symptômes de sa qualité sont physiques et psychiques : le goût de la solitude, des comportements anormaux ou des rêves étranges sont les premiers signes. Puis interviennent des données plus concrètes. Maux de tête, troubles de la vue, nausées, évanouissement en

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

présence de certains phénomènes (une odeur, une substance...) et résistance aux traitements de la médecine européenne font identifier la cause de la maladie. Souvent sous la pression de sa famille, le malade accepte de se faire traiter comme possédé. Au cours d'une cérémonie, des possédés dont le statut est déjà reconnu identifient l'esprit incriminé. Dès lors, le vivant devient son interprète privilégié et doit, pour ne pas être tourmenté, respecter les exigences du *tromba*. Des interdits alimentaires, sexuels... lui sont imposés. S'il s'y soumet, des pouvoirs lui seront conférés, simple échange de bons procédés.

Aller consulter un possédé, c'est d'abord se trouver une solution de repli, face à une maladie *gasy*. Celle-ci, par son essence même, ne peut être guérie par la médecine européenne. Rien d'étonnant à ce que les médecins restent impuissants... Le recours doit être malgache. Notons que l'attitude est la même que vis-à-vis de l'*ombiasa*, détenteur du savoir médical traditionnel. Il s'agit donc d'une réaction qui intègre les éléments nouveaux du cadre de vie (ici, médecine et thérapeutique *vazaha*, c'est-à-dire occidentale), sans pour autant nier la coutume, déjà revue et corrigée, puisque les cérémonies de possession font preuve d'un grand syncrétisme<sup>10</sup>. Le possédé exerce son art chez lui, dans une pièce aménagée pour cela. Une consultation chez un *kokolampo*, par exemple, se fait sur rendez-vous. On attend quelques instants dans une pièce attendant avant d'entrer dans un espace qui théâtralise l'apparition de l'esprit, mais avec les «moyens du bord» : lumière sur le possédé, le reste de la pièce étant obscur ; ameublement européen... Les objets culturels sont très réduits : une petite table, une assiette remplie d'eau et de pièces d'argents (*tsanganolo*) et une provision de boissons alcoolisées (bière principalement) pour l'esprit, autant pour le désaltérer que pour se le concilier. On y ajoute quand on le peut des masques, des musiciens pour aider le possédé à entrer en transes. Souvent, l'esprit est déjà «là» quand le patient entre. Une séance de salutation, aspergée d'eau, la remise d'un cadeau<sup>11</sup>, et la séance commence. Le patient expose ses problèmes, l'esprit lui répond, le conseille sur la méthode à suivre, certains esprits pouvant être assez bavards, ou prendre un malin plaisir à parler une langue inconnue du patient (le français par exemple). Un esprit énumérait ainsi ses pouvoirs : «Cet esprit [le

---

<sup>10</sup> Des symboles chrétiens (croix, médailles, chapelets...) sont utilisés dans les liturgies...

<sup>11</sup> Une bouteille de *toaka gasy*, rhum local, est le cadeau le plus courant.

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

*kokolampo*] est un devin guérisseur, il guérit toutes les différentes maladies avec la pièce de Napoléon, le *tsanganolo*, tout simplement. Il sait guérir les femmes qui veulent avoir des enfants et n'en ont pas, les commerçants qui cherchent des *fandrorota* pour faire de bonnes affaires, les hommes qui ont été ensorcelés. L'esprit *kokolampo* peut donner un mari à une femme qui n'en a pas, ou le faire revenir quand il quitte son foyer. Il donne des *fiaro*, des talismans protecteurs, des *fiebo* pour rendre quelqu'un très renommé». A la fin de la consultation, on répète les salutations. Rappelons que la population est majoritairement catholique ou protestante, sans que cela nuise, d'ailleurs, à la pratique des traditions. Le fait religieux est donc, dans ces quartiers de Tuléar, d'un impressionnant et syncrétique foisonnement. La persistance des pratiques de la vie quotidienne liées au culte des ancêtres et aux autres principes de la vie spirituelle proprement malgache est certaine. Elle coexiste avec les formes nouvelles prises par les cultes de possession, et avec une grande religion monothéiste. Cette appréhension un peu particulière du sacré va donc dans le même sens que les autres comportements dits de «ruralité», faits de synthèse et de re-création.

Ainsi, la ville de Tuléar se développe par agrégats de populations, rarement soudées entre elles et préférant conserver les solidarités traditionnelles de la société lignagère. Le fait urbain est corrompu par cet envahissement, dans son fonctionnement d'abord, puis dans son principe même. Le plan d'urbanisation, esquissé par les colonisateurs, et vaguement respecté encore avant l'explosion démographique de ces dernières années, n'est plus. La ville n'apparaît plus comme un espace organisé, pensé et maîtrisé par l'homme, comme la manifestation la plus éclatante de l'esprit de géométrie ou du triomphe de la civilisation sur la nature. Bien au contraire, c'est l'espace de l'anarchie, dont les polarisations ne sont ni sacrées ni rationnelles mais simplement vécues. La société urbaine n'échappe pas à ce phénomène. Le Tuléar européen n'est plus que ruines ou survivances, et sur ses décombres s'érige un nouveau mode de vie dont nous avons examiné quelques manifestations. Celui-ci se libère de la contradiction ville-campagne en l'abolissant : la ville devient rurale, la tradition se modifie, s'invente pour

*Géographie et Cultures*, N°11, 1994

appréhender ce nouvel espace. Les relations s'accélèrent, que ce soit par la multiplication des activités artistiques ou par celle des conflits. Le fait urbain n'est plus reconnu que dans le monde des représentations. Il est en effet paradoxal que, tout en vivant aussi ruralement que nous l'avons décrit, les habitants des villages urbains déclarent «vivre en ville». Tuléar garde donc une identité, un charme même apparent aux yeux de qui y passe ou y reste. Si on reconnaît ainsi une certaine spécificité à ce mode de vie, c'est qu'il s'agit plus d'une «nouvelle citadinité» que d'une véritable ruralité.

Cette étude n'aurait jamais pu être possible sans le soutien de l'ORSTOM à Paris et de son équipe de recherche associée (ERA) au ministère malgache de la recherche (MRSTD) à Tuléar. Que tous en soient ici remerciés...

**Bibliographie**

BDPA, *Éléments pour l'étude du problème humain dans la plaine de Tuléar*, 1962, s.e.

DELCROIX F., "Crise de l'élevage, adaptations cérémonielles, transformations des mentalités", Paris, ORSTOM, *Chroniques du SUD*, 1992, n°7, pp 111-114.

ELA J.M., *La Ville en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1983.

FAUROUX E., KOTO B., "Toliara (Madagascar), une ville en voie de ruralisation", Paris, ORSTOM, *Cahiers des Sciences Humaines*, 1993, 29, n°2-3, pp. 547-564.

FRANQUEVILLE A., *Une Afrique entre le village et la ville*, Paris, ORSTOM, 1987, thèse.

HOERNER J.M., *Contribution géographique à l'étude du sous-développement régional du Sud-Ouest de Madagascar*, Paris, 1987, thèse.

KOTO B., "Vers une mahafalisation de la ville de Toliara", in ESOAVELOMANDROSO M. (ed.), "Cohésion sociale, modernité et pression démographique, l'exemple du Mahafale", Tuléar, ERA MRSTD-ORSTOM, *Aombe 3*, 1991, pp 161-164.

MASSIAH G., TRIBILLON J.F., *Villes en développement, essai sur les politiques urbaines dans le Tiers-Monde*, Paris, La Découverte, Cahiers libres, 1988.

SANTOS M., *Les villes du Tiers-monde*, Paris, T.H. Génin, 1971.

SERVICE DU PLAN, *Brochure socio-économique du fivondronampokotany de Toliara I*, 1988, s.e.